

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le prolétariat Montréalais écrasé

Patrick Imbert

Number 44, Winter 1986–1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39443ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1986). Review of [Le prolétariat Montréalais écrasé]. *Lettres québécoises*, (44), 63–64.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



LE PROLÉTARIAT MONTRÉALAIS ÉCRASÉ

«Travaillez, travaillez prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles, travaillez, travaillez pour que, devenant plus pauvres vous ayez plus de raisons de travailler et d'être plus misérables; telle est la loi inexorable de la production capitaliste.» (Paul Laforgue, le Droit à la paresse, Maspero, p. 129)

Au milieu la montagne de Roger Viau, Montréal, Beauchemin, 1951, 329 p.

«Les Malo ignoraient tout de la Bourse et l'on ne parla plus du krach» (p. 59). Roger Viau expose donc l'ignorance, une ignorance profonde dont la plus grande partie de la population n'est même pas consciente. Cela est certainement ce qui explique pourquoi ce livre a été, petit à petit, oublié et pourquoi, maintenant, peu de gens connaissent même cet auteur devenu très célèbre, pourtant, lorsque le roman est paru en 1951. Il est des situations, des remarques, des commentaires, économiques, politiques, linguistiques que toute une collectivité a préféré ignorer et surtout ses élites qui ont seules véritablement accès à l'information. *Bonheur d'occasion* (1947) de Gabrielle Roy, allant moins loin dans la critique, a eu autrement plus de succès et même les honneurs de la pellicule!

Or, justement, les personnages de Roger Viau, notamment la famille de Jacqueline, l'héroïne, dont le père est ouvrier et chômeur, ignorent totalement le jeu même des forces économiques qui les maintiennent dans une situation d'exploitation d'où ils ne sortiront pas. Florian, le père, ne comprendra jamais; il est le rêveur qui ressemble quelque peu à Azarius de *Bonheur d'occasion*. Il s'illusionne constamment et n'est pas capable de saisir ce qui lui arrive. Il vit d'espoir lorsque la pénurie n'est pas trop grave et de résignation quand la crise s'aggrave. Aucun ne parvient à penser sa condition et à se penser dans les rap-



ports de force qui organisent et réorganisent le capitalisme. Or, c'est bien de ceci dont Roger Viau nous entretient.

L'ignorance donc est partout et repose sur une censure implicite, feutrée, qui fait partie du fonctionnement des classes sociales, se frôlant sans se voir, dans l'enchevêtré même des rues, des réseaux reliant le tissu social montréalais: «Elle avait été déroutée d'apprendre que des gens bien étaient quelquefois sans le sou, et qu'on trouvait des millionnaires parmi les gens communs. Elle avait saisi ces nuances par des allusions de ses amis, car s'ils étaient de bonne classe, ils ne parlaient de ces différences devant elle qu'à mots couverts, et s'ils étaient de l'autre classe, ils n'en parlaient pas ignorant ces détails» (115). Cette loyauté de classe, cette information/rapport de force et d'exploitation a pour corrolaire le fonctionnement des médias (P. Imbert,

Communication-Information, 1982) qui présentent les problèmes sociaux, certes, mais sur le même plan qu'une publicité pour des bas-culottes ou que des informations sur la température. Il n'est qu'à voir, de nos jours, à quelle page on place, la grève des fonctionnaires et des travailleurs à Terre-Neuve dans les quotidiens du samedi 13 septembre 1986! La critique de R. Viau tient toujours: «Par les journaux qu'il parcourait distraitemment, il connaissait la détresse des chômeurs. Il avait analysé en amateur sérieux des articles de revues, où l'on présentait théoriquement les problèmes de la question sociale comme l'on présentait quelques pages plus loin un problème de bridge ou d'échecs» (p. 165). De censure fort peu, donc, mais réduction des problèmes sociaux à la portion congrue. Le gommage des valeurs est intense.

L'école, certes, à l'époque, ne contribuait pas peu à ce gommage des valeurs en demandant de la part des pauvres (voir C. Lockquell, *Les Élus que vous êtes*) la soumission immédiate aux pouvoirs économiques en place: «Quelle fille douée, pense la religieuse. Mais quelle fatuité! Il faudra lui apprendre l'humilité d'autant plus que sa condition ne lui permet pas d'être fière» (p. 34). Le moins qu'on puisse dire est qu'on est loin, ici, des évêques qui demandent que le dimanche reste jour férié, afin que la population ne soit pas emportée, 7 jours par semaine, dans le système exploitation/production/consommation. On est tout aussi éloigné des prêtres qui, comme en Argentine, au Chili ou en Pologne défendent les tra-

vailleurs contre les empiétements de l'armée, des gros propriétaires et contre la prison et la torture. L'école, pour Jacqueline, n'est donc pas un lieu d'où pourrait sortir une prise de conscience mais une machine à générer le statu quo, l'ignorance et la conformité avec l'idéologie. Ivan Illich (*Pour une société sans école*) viendra plus tard rappeler les raisons de ce fonctionnement.

Toutes les institutions ont donc ici pour but de générer l'ignorance de soi dans un système économique/politique qu'il faut obscurcir. Ceci s'appelle encore aliénation. Dans ce cas, c'est le narrateur porte parole de R. Viau, qui expose le fonctionnement social, clairement planifié et construit dans l'organisation même des lieux de la ville, de ses quartiers, de ses banlieues. Toute ville est un système de communication, c'est-à-dire en même temps un rapport de force. À l'instar de Roger Lemelin (*Au pied de la pente douce*), la montagne, à Montréal, coupe la ville en classes sociales qui ne se croisent parfois qu'au centre ville, les uns allant dépenser leurs maigres revenus chez Woolworth tandis que les autres investissent dans les institutions financières.

Toutefois, par hasard, Jacqueline, qui a une énergie énorme, beaucoup d'initiative et qui veut échapper aux malheurs de sa classe, achète des skis d'occasion et va sur la pente raide du Mont-Royal où elle rencontre, car elle est jolie (autrement c'est totalement sans espoir), Gilbert. Il «découvre» éberlué sa vie, la vie de toute sa famille qu'elle révèle petit à petit (car elle sait qu'en plus, il ne faut pas en parler, sous peine de rejet immédiat), les problèmes quotidiens de la survivance: «Pour cette classe, la masse est sans intérêt. Ce sont des travailleurs (s'ils travaillent dur, ce sont de braves travailleurs), à qui on évite de parler; ou ce sont des fripouilles et des paresseux; ou encore de malheureux innocents qui permettent à des âmes charitables de se dévouer aux bonnes œuvres, en piquant une layette devant une tasse de thé» (p. 197).

Cette différence de classe, justement, va fort profondément. Elle est intégrée au niveau des gestes, des schèmes de pensées, des réactions émotionnelles. Le malentendu est donc permanent dans un rapport linguistique et sexuel qui fonctionne un certain temps, mais un certain temps seulement. Il est, en effet, impossible de se comprendre dans le réseau des relations sociales qui enserrant Jacqueline



et Gilbert. La culture, comme la classe, est une prison ou plutôt la culture est une culture de classe ou encore la classe est la seule culture à laquelle on ait accès.

C'est alors, évidemment, que R. Viau analyse les différences linguistiques entre classes, du jocal au français international en passant par l'utilisation des jurons et du rapport avec la France. Jacqueline est donc capable de repérer ces différences, ces idiolectes et d'en jouer, maladroitement d'abord, puis habilement. Mais peine perdue, tout la trahit. Les parents de Gilbert ne s'y trompent finalement pas et ils remettront vite leur fils dans le droit chemin en le menaçant de lui couper les vivres.

R. Viau est aussi extrêmement moderne en ce sens qu'il expose le problème de la femme surexploitée dans un tel contexte ainsi que l'impossibilité d'y échapper par l'instruction. Tous les rapports sociaux sont discriminatoires et sexistes: «Même si tu as toute l'instruction possible, qu'est-ce qu'une femme peut faire? Je sais pas moi... Mais il doit y avoir des bonnes jobs... dans les bureaux par exemple. — Y'a des bureaux où c'est pas ben drôle. On dirait que pour bien des hommes les femmes sont bonnes que pour une chose» (p. 67). Évidemment, à chaque fois qu'elle finit par trouver un emploi, c'est parce qu'elle est jeune et jolie. Son patron (ou les clients) ne tarde pas à vouloir l'exploiter sexuellement. En cas de refus, les employeurs la renvoient pour incompetence. Ce thème est d'ailleurs amorcé dès le départ lorsque Jacqueline déplore ne pas être blonde comme sa soeur (p. 13). Le stéréotype de la beauté tel que véhiculé par le discours social (maximes, publicités, etc.) ne fait qu'aliéner davantage et créer constamment de faux rapports. En effet, pourquoi Jacqueline a-t-elle pu pénétrer,

quelque temps, dans l'univers de Gilbert, bourgeois canadien-français (côté canadien-anglais c'est impossible: voir Hugh McLennan, *Deux solitudes*), sinon parce qu'elle est bien faite? Autrement dit, le sexuel est lui aussi affaire de classe. Il permet de transgresser, pour un temps, les rapports de force pour aboutir finalement au rejet de Jacqueline par Gilbert qui épouse une bourgeoise. Jacqueline passionnément amoureuse est abandonnée. Ceci d'ailleurs est en conformité avec ce que démontrait, en 1930, Wilhelm Reich dans *Sexualité et politique*. Si l'amour et la sexualité permettent de jouer la transgression sociale, l'argent, lui permet, pour plus longtemps, de «transgresser» les barrières culturelles et de constituer une classe de nouveaux riches qui jouent de leur position dans un style populiste qui ne fait qu'accroître exploitation et ignorance: «Savoir écrire sans faute, disait-il. Pourquoi? On me dit que les étiquettes sur mes fioles sont pleines de fautes: pensez-vous que ça m'empêche d'en vendre! C'est ce qui compte» (310). Cette remarque n'est d'ailleurs pas sans analogie avec *Prix David* de Charles Hamel dans lequel l'éditeur Vidal-Caisse se moque ouvertement de la culture. Et parfois, dans notre monde de 1986 nous sommes proches de cet état de chose: «At their annual congress (the Young Liberals) called on the government to restrict access to faculties in the area of social sciences, culture and education which were no longer of use to Québec society and to expand the number of places in business administration, computer programming and biotechnology.» (*Bulletin ACPU*, septembre 1986, p. 9).

«Nous sommes un peuple qui ne sait pas mourir» dit Maria Chapdelaine, ce que répète *Menaud Maître-draveur*. R. Viau, à son tour entonne ce refrain mais en y joignant une nuance sociale: «Le petit peuple s'était replié sur lui-même, refusant de mourir» (p. 243). La question sociale pour lui n'est donc pas identique à la question nationale comme l'affirmait un personnage de Pierre de Grandpré (*La Patience des justes*, 1966, p. 42).

Il serait donc intéressant, dans le cadre du postmodernisme et du reaganisme ou de ses avatars canadien ou québécois de relire, de republier Roger Viau, afin de voir si, dans la situation économique actuelle, il serait impossible au courage, au travail, de soulever non des montagnes mais La montagne. □